

**Memoire pour Louis Charbonniere, ecuyer, ci-devant premier Huissier du
Parlement d'Aix en Provence : contre le sieur Astruc, médecin.**

Contributors

Charbonnière, Louis.

Publication/Creation

A Paris : chez Pierre-Guillaume Simon, imprimeur du Parlement, 1743.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/n9b5ewxz>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



MEMOIRE

POUR LOUIS CHARBONNIERE, Ecuyer,
ci-devant Premier Huissier du Parlement d'Aix
en Provence.

CONTRE les Sieurs Astruc, Médecins.



L étoit réservé aux sieurs Astruc de répandre
des nuages sur mon état & sur ma conduite,
& d'attenter témérairement à mon hon-
neur. Devois-je m'attendre, après avoir été
autorisé par les Rois, & approuvé de la Fa-
culté entière de Médecine, à essuyer de la part de ce
Cynique tout ce que la calomnie a de plus outrageant?
Mais rien n'est sacré pour lui: la malignité & l'imposture
marquent à leur coin tous les Ecrits qui sortent de sa

A

fa

Mo

plume. On sent par tout les efforts qu'il fait pour travestir la candeur en fourberie, l'évidence en incertitude, l'autorité en chimere, le sçavoir en ignorance; en un mot, de combien d'honnêtes gens n'a-t-il pas cruellement maltraité la réputation? Ma Cause est la Cause publique. Il est tems enfin que la Justice vange de pareils attentats. Il est tems que je déchire le voile dont il a couvert la vérité, & que j'efface les traits odieux dont il a chargé mon Portrait. De quel succès ne dois-je pas me flater, puisque je trouve ma défense dans les erreurs & dans les contradictions perpétuelles où sa mauvaise foi le fait tomber? Ma justification pourroit-elle être douteuse, lorsque la Vérité & les Loix me prêtent mutuellement leur secours?

F A I T.

Les sieurs Astruc publia en 1736. son *Traité De morbis Venereis*, en un Volume in-4°. d'environ 600. pag. où il paroissoit avoir épuisé son érudition Vénérienne. Il en proportionna sans doute les exemplaires au petit nombre de personnes que son Livre pouvoit intéresser; & c'est à cette sage précaution (*) que la nouvelle Edi-

(*) Menage étoit si curieux de multiplier les Editions de ses Ouvrages, qu'il n'en faisoit d'abord tirer que peu d'Exemplaires, qu'il donnoit en présent à quelques amis. La premiere Edition épuisée, une seconde paroissoit, & ainsi successivement toutes les autres. Lorsque le stratagème étoit usé, il retiroit du Libraire les Exemplaires qui lui restoient, les mettoit au pilon, & en publioit une seconde Edition considérablement augmentée. On connoît des Auteurs du tems, qui ont eu à-peu-près le même manège : *moyen de plaire au Public.*

tion doit apparemment sa naissance. Quoiqu'il en soit, il l'a publiée en 1740. considérablement augmentée, si l'on ne fait attention qu'aux 600. autres pages qui forment le second Volume. Cette augmentation méditée, peut-être long-tems avant que d'éclorre, consiste moins en nouvelles découvertes & en utiles expériences, qu'en nouveaux portraits de quelques Auteurs vivans. Il semble que cet Ecrivain n'ait été guidé dans ce nouvel Ouvrage que par des motifs de vengeance ou de jalousie. Les traits qu'il avoit lancez d'abord, quoiqu'assez injurieux pour devoir être rigoureusement punis, ne sont encore qu'une ébauche imparfaite de ceux qu'il a répandus dans cette dernière Edition. Dans la première, il n'avoit que blessé ses victimes; dans la seconde, il leur porte le coup mortel

J'étois du nombre des heureux qui avoient échappés à la première Edition. Les sieurs Astruc me connoissant aussi peu que la plûpart de ceux qu'il maltraite, n'avoit fait de moi aucune mention; mais dans l'intervale des deux Editions, on parla du Remede dont je suis possesseur, & dont le succès mérita l'attention du Ministère. C'en fut assez pour irriter le sieur Astruc. Peut-il pardonner à quelqu'un de posséder un Secret qu'il ne peut deviner?

J'opérois toujours, sans penser au travail que je procurois à mon Adversaire, & en réussissant j'ignorois combien je contribuois à l'embellissement de son Livre; je puis même me flâter d'y tenir beaucoup de place, puisque pour moi seul il employe 33. pages *in-4^o*. sans

compter une infinité d'autres endroits, où il me fait re-
 paroître toujours avec la même complaisance, & sous
 des couleurs toujours nouvelles. Je ne sçus pas d'a-
 bord la célébrité qu'il me donnoit, mais enfin tout le
 monde m'en parla d'une maniere à piquer plus mon
 honneur que ma curiosité. Je fus alors peu éclairé
 sur ses motifs, & je ne fis point attention au besoin
 qu'il avoit de grossir son Volume, de Noms, de Saty-
 res & de Caracteres: que le sujet sterile dans ses mains
 ne pouvoit se fertiliser que par des épisodes; que l'in-
 dolence des Lecteurs ne se réveilloit qu'aux portraits
 des personnes connuës; enfin que la vaste érudition,
 l'étalage des profondes connoissances, l'amas des cita-
 tions, ne sont pas toujours des ressources pour être
 lû & goûté. Ce ne fut qu'après une lecture exacte
 du Livre du sieur Astruc que je découvris ce nouveau
 stratagême; je fixai plus particulièrement mon atten-
 tion sur le Chapitre IX. du Livre II. Il n'est pas possi-
 ble d'exprimer mon étonnement, lorsque je vis la ma-
 niere indigne avec laquelle il me dégradoit, & me flé-
 trissoit, sur de simples *ouï dire*, qui supposé même qu'ils
 fussent vrais, ne pouvoient lui donner la liberté de les
 déposer dans un Ouvrage public. A la bonne heure
 qu'il se fût contenté de décrier mon Remede: sa Pro-
 fession pouvoit le lui permettre. Mais de quel droit at-
 taque-t-il mon honneur & mon état? Croit-il être à cou-
 vert, à l'ombre de ces *ouï-dire*, de la punition que mé-
 rite les accusations mal fondées qu'il a osé débiter avec
 tant d'impudence, & sans aucun respect pour les ordres
 du Roi dont j'étois honoré. A-t-il pû ignorer les bornes
 étroites, dans lesquelles il devoit renfermer ses déci-

sions : car décider sur tout est sa maniere ? Enfin s'est-il flatté qu'on n'appercevrait pas son propre témoignage dans les témoignages étrangers dont il s'appuie pour donner plus d'effor à son imagination, & pour jeter son venin avec moins de danger. Il faut donc rétablir ici des faits mal rendus & défigurez, lui prouver les impostures qu'il n'a pas rougi d'adopter, & les contradictions perpetuelles où il est tombé. Ces reproches ne feront point formez au hazard. Son Livre offre tous les caracteres de la passion dont il est animé ; il n'y a pas un trait qui ne la développe.

Je suis né de parens, qui jouissent depuis long-tems des Privileges attachez à la Noblesse. Mon pere, dont la fortune étoit assez considérable, ne négligea rien pour me donner une éducation convenable ; il me mit Pensionnaire aux Jésuites, où je passai mes premieres années dans les exercices ordinaires à ces âges. Mes études étant finies, on me fit prendre le parti des Armes, & après avoir servi quelque tems, j'obtins l'agrément d'une Compagnie. Je fus obligé de quitter le Service à la mort de mon pere, pour lui succéder dans la Charge de premier Huissier au Parlement d'Aix, Charge qui étoit héréditaire dans ma famille. Le hazard m'avoit fait découvrir un remede, dont la charité m'engagea de tenter d'abord quelques épreuves en secret. Le premier qui en ressentit l'effet salutaire, fut un Soldat du Régiment d'Eu, de la Compagnie de M. de Court. Il étoit entierement abandonné : son corps ne présentoit qu'un cadavre hideux, qu'un souffle sembloit animer à peine ; j'eus le bonheur de le rendre à la vie

dans l'intervalle de quatorze jours. Cette guérison qui avoit résisté jusqu'alors à tous les secours , annonçoit celles qui par la suite ont donné la réputation à mon Remede.

La nouvelle s'en répandit par toute la Ville , & ma maison fut remplie d'une foule de malades. Mais un premier succès , suffit-il lorsqu'il s'agit de la vie des hommes ? Le hazard , la nature elle-même avoit pû l'opérer. En attendre un second n'étoit-ce pas une témérité ? D'un côté la prudence me retenoit , de l'autre le bien public me sollicitoit. Je balançai , enfin je cedai ; je tentai de nouveau , & j'eus le bonheur de réussir encore.

Au nombre de ces malheureux étoit un vieux Marchal attaqué depuis six ans d'une paralysie totale ; deux mille écus composant toute sa fortune , n'avoient servi qu'à lui faire éprouver trois fois l'inefficacité des Remedes ordinaires ; son dos devint tout à coup tellement courbé , que son menton posoit sur les genoux , en sorte qu'on avoit été obligé de lui faire un lit , avec les matelats ajustez proportionnement à la figure de son corps. N'esperant plus rien des Médecins & des Chirurgiens , qu'avoit-il à risquer ? Il eut donc recours à mon remede. En peu de tems il s'apperçut de son effet ; son corps sembloit se redresser insensiblement , ses forces revenoient , son visage & ses yeux se ranimoient : enfin le seizième jour il fut en état d'aller à pied à une maison de campagne située à une lieuë de la Ville. Les Habitans étonnez en croyoient à peine leurs yeux. La santé constante du sujet répandit l'admiration dans tous les esprits.

Ces guérisons si sûres & si promptes, & une infinité d'autres que je passe ici sous silence, fixerent l'attention de M. de la Tour, Premier Président du Parlement d'Aix, Intendant & Commandant pour le Roi dans la Province. Ce Magistrat zélé qui entendoit retentir toute la Ville du succès de mon remede, en écrivit à feu M. d'Angervilliers. Il en reçut une réponse trop favorable pour ne la pas publier; les ordres étoient précis; le Ministre recommandoit à M. de la Tour de m'engager à partir le plutôt qu'il seroit possible, & de me faire donner par le Commis de l'Extraordinaire l'argent nécessaire pour le voyage.

Quelque honorable que fût pour moi un pareil commandement, je differai d'y obéir, jusqu'à ce que j'eusse fait des épreuves publiques de mon Remede en présence des Médecins & des Chirurgiens. Le retour de nos Troupes d'Italie favorisoit mon dessein; je le communiquai à M. de la Tour, qui en fit part au Ministre. De nouveaux ordres furent aussitôt expédiés pour choisir les Soldats les plus malades, soit à Toulon, soit à Marseille; on les conduisit à Aix où ils furent cazernez dans un Quartier que je désignai. M. l'Intendant nomma un Médecin & un Chirurgien pour être présens. Ils dresserent avant l'Opération un Procès verbal de l'état des malades qui me furent confiez, & des symptomes de leur maladie; je leur administrai mon Remede, & au bout de quinze jours ils furent examinés de nouveau avec la plus scrupuleuse attention, & déclarez parfaitement guéris. *

Ayant ainsi satisfait à une obligation que je m'étois fait un plaisir de m'imposer, j'avois encore peine à me

* Voyez
le Certifi-
cat à la fin
de ce Mé-
moire.

réfoudre à partir. Ma résistance fut vaine : il fallut enfin obéir aux ordres du Roi. Comment les *Emissaires* du sieur Astruc ont-ils pû lui laisser ignorer des faits si publics & qui interessoient tant sa Profession ? Ou, s'ils l'en ont instruit, ne les a-t-il passés sous silence qu'à cause qu'ils m'étoient trop favorables, & qu'il lui étoit impossible de les faire cadrer avec son récit outrageant & fabuleux ?

J'arrivai donc à Paris en Novembre mil sept cent trente-six, & je descendis à l'Hôtel Royal des Invalides, où l'on m'assigna un logement. J'y commençai mes épreuves, & l'événement ne démentit point l'idée qu'on avoit conçûe de mon remede. Si j'avois à demander grace pour le sieur Astruc, ce seroit en faveur de l'aveu qu'il en fait lui-même : il faut convenir seulement qu'il est concis, lorsqu'il s'agit d'une vérité avantageuse à quelqu'un, » Je me souviens, dit-il, que le » Médecin vantoit beaucoup les succès de cette épreuve, comme démontrant parfaitement la supériorité » de la nouvelle Fumigation sur les méthodes ordinaires. » *Memini quidem prosperos illius periclitationis successus a MEDICO multum celebrari, quasi suffumigiorum præstantiam demonstrarent egregie.* Que ce témoignage est essentiel ! Cependant je n'ai garde d'y paroître trop sensible. *Il se souvient*, dit-il ; mais sa mémoire deviendra bientôt infidele.

On ne jugea pas à propos de tenir des Registres de ces épreuves ! elles en annonçoient d'autres plus solennelles encore ; je veux parler de celles que je fis à Bicêtre

en présence des Députez de la Faculté de Médecine. Le Décret * qui en est émané, met le sceau à l'efficacité du Remede.

* Voyez à la fin de ce Mémoire où il est rapporté tout au-long,

Tels sont les faits dont il falloit nécessairement informer le Public, & dont j'aurois voulu lui pouvoir sauver l'ennui. Mais après un récit aussi simple que véridique, qui ne fera frappé, indigné même à la lecture du Chapitre IX. du Livre II. dont je suis l'objet ? Le sieur Astruc, non content d'y défigurer la vérité lorsqu'elle se présente malgré lui, ajoute aux contradictions les calomnies les plus atroces, & les imputations les plus deshonorantes.

(A) » Il y avoit long-tems, dit-il, que la méthode
» des fumigations étoit proscrire, lorsqu'un certain homme
» nommé Charbonnier, ci-devant Huissier au Parlement

(A) Obsoleverat jam dudum suffitionum methodus, ut in precedente capite dictum fuit, cum homo quidam, cui nomen erat Charbonnier, & qui prius fuerat Apparitor Parlamenti Aquis-granensis in Gallo-Provinciâ, venit Lutetiam, quò quidquid agyrtarum usquam est confluit undiquè. Non satis teneo quo casu, quove Magistro suffumigiorum, quæ pridem desueta erant Facultas & usus huic homini potuerint innotescere, cui medicinalis ars ignota erat juxta cum ignarissimis. Sed constat ab illo aliqua Remedii hujusce pericula in Gallo-Provinciâ prius facta fuisse, quamquam non tam prospero, quam aiebat, eventu: ubi primùm advenit in urbem, illicò methodum novam curandæ luis veneræ, à se repertam prædicare, brevem, facilem, efficacem, sine periculo, sine incommodo ullo: Sanatorum numerum gloriosius jactare, & mirum in modum amplificare: Testes ultroneos producere sive à se sanati essent, sive potius, ut agyrta quotidianum hoc habent, ex compacto Praconium illi præberent. Pollicitationibus cuncta urbis compita implere; Ambubajarum Collegia, Mendicos Mimos, Balatrones, id genus omne, in suas partes trahere. Demum stupore vulgi quod ubique præsertim vero Lutetia stultè credulum est, & novitatis mirè, appetens per multorum animos permovere, allectare, pellicere. Astruc, de morb. vener. Lib. 2. Cap. 9. pag. 178. seconde Edition.

» d'Aix en Provence , vint à Paris, rendez-vous ordinai-
 » re de tous les Charlatans. Je ne sçais trop par quel
 » hazard ni sous quel Maître, cet homme a pû prendre
 » connoissance des fumigations , lui à qui l'Art de
 » la Médecine est aussi peu connu qu'aux plus igno-
 » rans. Cependant il raconte les épreuves qu'il a faites
 » de son Remede en Provence , qui , quoiqu'il en dise ,
 » *n'ont pas eu tout le succès dont il se vante.* Aussi-tôt qu'il
 » fut arrivé à Paris , il s'annonça comme l'Auteur d'u-
 » ne nouvelle méthode pour guérir les maladies secre-
 » tes , & cette méthode , selon lui , étoit courte , facile ,
 » efficace , & l'usage n'en étoit ni dangereux ni incom-
 » mode. Il faisoit étalage du nombre de ses Malades ,
 » & le grossissoit extraordinairement ; *il produisoit des*
 » *témoins affidez* , soit qu'il les eût guéris , soit plû-
 » tôt qu'il les eût payez pour le dire , comme le prati-
 » quent d'ordinaire tous les Charlatans ; *il alloit dans*
 » *tous les Carrefours de la Ville , & il avoit à sa suite*
 » *une vile troupe de Crieurs , de Mendians , de Vagabonds*
 » *& de Bateleurs* ; enfin le peuple avide de nouveauté ,
 » *& plus sottement crédule à Paris qu'ailleurs* , en fut la
 » dupe.

Quel Portrait ! les couleurs en sont-elles assez vi-
 ves ; ? Qui peut lui avoir fourni tous ces traits aus-
 quels l'inimitié même la plus cruelle se seroit refusée ?
 Mais cet Ecrivain qui se flatte d'avoir embrassé tous les
 genres de Littérature , comment son étude ne l'a-t-elle
 pas conduit jusqu'à jeter les yeux sur le sacré dépôt
 des Loix ? Par-tout il y auroit trouvé une severe puni-
 tion prononcée contre lui-même ; par-tout les calomnia-

teurs confondus ; par tout des châtimens qui leur ôtent jusqu'au nom de Citoyens. Ce sont ces mêmes Loix que j'invoque. L'outrage que je reçois n'est-il pas suffisant pour exciter dans mon cœur le désir d'une réparation proportionnée à la qualité de l'insulte ? J'ose espérer que mes Juges, & tous ceux à qui l'honneur est cher, se souleveront contre les excès auxquels le sieur Astruc s'est laissé emporter. Quels sont ses Titres pour me dégrader comme il le fait, & pour me traiter d'abord d'*homo quidam* ?

En effet, la qualité qu'il me donne de simple Huissier au Parlement d'Aix, quoique je ne l'aie jamais été, l'autorise-t-elle à manquer d'égards à un honnête homme, de quelque condition qu'il soit ? Qu'auroit-il coûté au sieur Astruc, pour être moins partial, de s'informer à Aix même de l'état que j'avois dans la Province ? Il auroit appris que j'avois rempli long-tems avec honneur la Charge de premier Huissier au Parlement, Charge héréditaire dans ma Famille, Charge qui annoblit le Titulaire, & qui le garantit au moins par quelque éducation de l'ignorance crasse dont me taxe mon Adversaire, si elle ne m'éleve pas jusqu'à un degré de sçavoir comparable au sien. Mais destiné à remplir des postes absolument opposés au loisir du Cabinet, j'ai donné peut-être peu de momens à l'étude ; & ce n'est point à une méditation profonde de la nature, à des veilles redoublées, à des recherches plus curieuses qu'utiles, en un mot, à des opérations Chimiques, que je dois le remede que je possède : le hazard l'a découvert, l'usage l'a éprouvé, les succès l'ont autorisé. L'expérience & le succès, voilà mes Maîtres : le sieur Astruc les connoît-il ?

Cependant, selon lui, ce n'est qu'au sein de la Médecine qu'on puise ces découvertes heureuses & nécessaires à la conservation du genre humain; comme si la nature n'étoit soumise qu'à ceux qui ont fait leur cours. Mais a-t-elle toujours obéi fidelement à mon Adversaire? D'où lui vient donc cette confiance qu'il affecte à tout propos? Croit-il en imposer? Le vrai mérite est plus modeste, & il semble que ce soit du Sr Astruc que Montagne ait dit.*

* Essais de
Montagne,
Liv. 3.

» Pourquoi un homme si avantageux en matière, mêle-
» t-il à son escrime les injures & les indiscretions? Qu'il ôte
» son Chapperon, sa Robbe & son Latin; qu'il ne batte
» pas nos oreilles d'HIPPOCRATE tout pur & tout crû,
» vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me
» semble de cette implication & entrelassure du lan-
» gage par où il nous presse, qu'il en va comme des
» joueurs de passe-passe: leur souplesse combat & force
» nos sens, mais elle n'ébranle aucunement notre créan-
» ce; hors ce bâtelage, ils ne font rien qui ne soit com-
» mun & vil. Pour être plus sçavans, ils n'en font pas
» moins ineptes. A combien de sottés ames a
» servi une mine froide & taciturne, de titre, de pru-
» dence & de capacité? » Je serois au désespoir de sça-
» voir autant de Grec & de Latin que mon Adversaire,
» pour en faire un usage si digne du reproche, que
» le grand-pere de Cicéron faisoit aux hommes de son
» tems. (*)

Le sieur Astruc, peu satisfait de m'avoir métamorphosé en simple & bas Huissier, me travestit aussi-tôt

(*) Nostros homines similes esse Syrorum venalium; ut quisque Græcè sciret, ita esse Nequissimum. *De Orat.* 2. 66.

en Charlatan. A peine, selon lui, suis-je arrivé à Paris, que l'on voit à ma suite tout ce que la populace a de plus vil, des Mandians, des Histrions, des Témoins subornés, que je produis pour vanter mon remede, soit que je les aye guéris, soit que je les aye payés pour le dire. L'Historien est-il bien sincere dans ce récit? La vérité est-elle donc si fort son ennemie, pour fuir jusqu'à son ombre? Est-il vrai-semblable qu'un homme logé à l'Hôtel Royal des Invalides en arrivant à Paris, muni des ordres du Ministre, & des Certificats les plus authentiques, ait eu besoin d'assembler de si vils Spectateurs? Le sieur Astruc m'a-t-il vû dans ces carrefours, pour assurer avec autant de hardiesse qu'il le fait, qu'ils étoient le Théâtre où je faisois retentir les éloges de mon Remede? *L'a-t-il même entendu dire?* Joindre l'outrage au mensonge, n'est-ce pas le comble de la malignité? Mais pourquoi ce doute? Il produisoit des Témoins subornés, soit qu'il les eût guéris, soit qu'il les eût payés pour le dire, comme le pratiquent d'ordinaire les Charlatans: *Sive à se sanati essent, sive potius, ut agyrta quotidianum hoc habent, ex pacto præconium illi præberent.* Ne voit-on pas dans cette façon de s'exprimer l'embarras qui suit naturellement la mauvaise foy? Quoi! le sieur Astruc, dont les Ouvrages passeront sans doute à la posterité, n'aura d'autres garans des faits qu'il lui transmettra, que des *oui-dire*, & son témoignage en beau Latin! Mais qu'on l'en croye ou non, me laisserai-je traiter à la face de l'univers, comme un homme sans honneur & sans probité? La réputation est un bien si facile à perdre: souffrirai-je que ce soit le sieur Astruc qui me l'enleve? Au reste, s'il a poussé si loin la licence

fans que jamais je lui en aye fourni le moindre sujet, comment cet Ecrivain redoutable en agit-il donc avec ceux qui l'ont offensé ? Heureusement il me fournit des armes contre lui.

On ne croira pas en effet, qu'un vil Charlatan ait pû intéresser le zèle des Magistrats jusqu'à ordonner des épreuves publiques d'un remede. On ne s'imaginera jamais que ces Magistrats si éclairés d'ailleurs, soient livrés aux mêmes préjugés qu'une populace grossiere & sottement crédule. Il n'étoit réservé qu'au sieur Astruc de nous l'apprendre, & c'est ainsi qu'il s'exprime :

(B) » Il étoit de l'interêt public qu'on sçût à quoi
 » s'en tenir sur la force & la vertu des fumigations,
 » afin qu'on ne livrât pas mal-à-propos la santé des
 » Citoyens au délire & aux fourberies de ce Charlatan,
 » au cas que son Remede fût inefficace ou dangereux, &
 » qu'au contraire on ne rejettât pas témérairement un
 » Remede, administré à la verité au hazard, mais qui
 » étant perfectionné par de sçavans Médecins, pourroit
 » être d'une grande utilité. C'est pourquoi il parut né-
 » cessaire aux Magistrats d'en ordonner des épreuves
 » publiques, en présence de Médecins choisis par la

(B) Inter erat Reipublicæ quid de suffitionum viribus & facultate sentien-
 dum esset certò definiri, ne si fortè inefficaces aut noxiæ, *Circulatoris delira-
 mentis vel facinoribus* præter æquum & bonum permitteretur civium incolu-
 mitas; ne contrà si proficua essent, temerè repudiaretur medicina fortuitò
 quidem oblata, sed quæ à peritioribus exulta, posset non mediocrem utili-
 tatem habere. Quapropter visum est Magistratibus Remedii effectus iteratis
 periclitationibus explorare palam instituendis, coram medicis, quos Facultas
 Parisiensis, penesquam jus & norma decidendi, deligere jussa est, ut tenta-
 mentorum omnium testes adessent oculati & idonei, utilitatumque, si quæ
 inde emergerent, judices æquissimi. *Pag. 178.*

» Faculté de Paris , qui ont le pouvoir de décider sur ces
 » matieres ; afin qu'ils fussent Témoins oculaires ~~et~~ naturels
 » de ces épreuves , & qu'ils pussent porter un jugement
 » sans partialité , s'il en résulroit quelque avantage.

Voilà donc le Sr Astruc forcé de convenir que je ne suis plus un Charlatan ; le voilà contraint d'avouer , au moins indirectement , que c'est aux ordres du Ministre que je me suis rendu à Paris , & que c'est en conséquence des ordres supérieurs que j'ai reçûs , que les Magistrats , qui veillent sans cesse à la conservation des Citoyens comme au maintien des Loix , demandent des épreuves publiques de mon Remede. Et quels Témoins , quels Juges me donnent-ils ? La Faculté entiere de Médecine. Que d'égards pour un Charlatan ! que de soins , que d'inquiétudes , pour un homme qui a seul préconisé son Remede , où qui a suborné des Témoins pour le vanter ! A-t-on jamais jetté les yeux sur une infinité de gens à secrets , qu'on voit tous les jours se morfondre sur une place publique , quoiqu'annoncés par une Trompette bruyante , * & décorés de longues Pancartes dont ils éblouissent ce Peuple stupide , toujours avide de nouveauté , toujours dupe , & qui n'est peut-être si digne des mépris de notre Docteur , que pour avoir été jusqu'ici la sienne ? On voit bien qu'il a sacrifié la justesse du raisonnement à l'impétuosité de son imagination , & qu'il s'est voulu égayer aux dépens de la verité : il la laisse pourtant quelquefois échapper , mais c'est pour l'attendre au passage , & lui porter de nouveaux coups. Ce qu'il dit au sujet des épreuves faites aux Invalides , en est un témoignage trop évident.

* Ambubajarum Collegia.

(C) » La premiere épreuve de ce Remede , dit-il ,
 » fut faite à l'Hôtel Royal des Invalides , en présence
 » du Médecin & du Chirurgien de cet Hôtel. *Je me sou-*
 » *viens* même que le MEDECIN vanloit beaucoup les
 » heureux succès de cette épreuve , comme démon-
 » trant parfaitement la supériorité des fumigations nou-
 » velles sur les méthodes ordinaires. Mais *je me sou-*
 » *viens* aussi que le CHIRURGIEN faisoit des objections
 » qui en diminoient beaucoup le mérite , & auxquelles
 » il n'étoit pas facile de répondre. *Quoiqu'il en soit , on*
 » *en a soustrait les Registres , ou on les tient soigneusement*
 » *cachés , &c.*

Mais mon Adversaire qui se souvient si bien de tout , comment a-t-il pû oublier que quelques lignes plus haut , il avoit dit que c'étoit au Médecin seul à décider , qu'il étoit le seul Juge ? *Judices æquissimi*. Pourquoi , si cela est en effet , fait-il donc argumenter le Chirurgien contre le Médecin , & lui adjuge-t-il le prix du raisonnement ? Pourquoi d'un seul trait de plume , établit-il la prééminence de la Chirurgie sur la Médecine ? Enfin , comment l'ennemi juré des Chirurgiens peut-il être réconcilié avec eux , jusqu'au point de rendre muet un Médecin en leur présence ? Ce langage est si neuf dans la bouche du sieur Astruc , qu'on ne sçauroit trop s'en

(C) Prima omnium periclitatio habita fuit in regio militum infirmorum hospitio , Gallicè , l'Hôtel Royal des Invalides , in conspectu tum medici tum Chirurgi , qui huicce valetudinario præfecti sunt. Memini quidem prosperos illius periclitationis successus à Medico multum celebrari , quasi suffumigiorum præstantiam demonstrarent egregiè ; *at verò memini quoque non pauca à Chirurgo contra objici quæ successus illos multum elevarent , nec viderentur posse facile dilui*. Ut ut sit aiunt acta rei ibi gestæ evanuisse , vel latere condita , &c. pag. *ibid.*

étonner ,

étonner, & lui faire trop de questions. Mais il vous répondra toujours, *Memini, audivi*, il me souvient, j'ai entendu dire.

Cependant si quelqu'un, peu indulgent, lui disoit : votre Mémoire peut être infidèle, aussi-bien que les rapports qu'on vous fait. Ce n'est point assez que de se ressouvenir de quelque chose, ou d'en avoir entendu parler ; il faut, pour la persuader aux autres, avoir vû par soi-même. Mes yeux, lui répondroit aussi-tôt ce Médecin, sont à mes Livres ; & tandis qu'un autre perd son tems à voir une maladie, & se fatigue à courir la Ville, plus tranquille dans mon Cabinet, je parcours, à l'aide de cent Volumes toutes les maladies de l'Univers, tant anciennes que modernes. Je compile tous les Auteurs, Grecs, Latins, Gaulois. Je suis par ce moyen, Historien, Antiquaire, Géometre, Grammairien, Naturaliste, Chimiste, Pharmacopole, Philologue, Bibliographe, Critique, Jurisconsulte, Théologien même, & un peu Médecin. Aurois-je tous ces Titres, si je me fusse amusé à voir par mes yeux tout ce que je raconte ? Il faut conséquemment se contenter de sçavoir que LE CHIRURGIEN *a fait des objections* AU MEDECIN. Le sieur Astruc s'en souvient : mais quelles sont ces objections ? Il y a toute apparence qu'il les a oubliées, puisqu'il n'en rapporte aucune. Devoit-il oublier encore que M. DE LA PEYRONNIE donnoit les mêmes éloges à mon remede, que le Médecin ? Mais plutôt cette réticence ne vient-elle point, de ce qu'il n'a pas osé donner à un seul homme la victoire sur deux sçavans Praticiens du premier Ordre ; & qu'alors, pour trop prouver, il n'eût rien prouvé du tout ?

Au reste, le sieur Astruc peut nous informer mieux qu'un autre sur le Chapitre des objections. Il se ressouvent encore de celles qu'il a essuyées lui-même de la part des Chirurgiens. Eh ! quoi parce qu'on a dissipé si facilement les Troupes auxiliaires ramassées à grands frais de tous les recoins de son Cabinet, & que malgré de si puissans secours, il s'est trouvé si souvent inférieur, il jugera des autres par lui-même ? Quelle injustice ! Si la Faculté de Médecine n'avoit jamais eu de Défenseurs plus redoutables, il l'eût obligée de recevoir la loi de ses Vainqueurs. Mais l'amour propre de ce sçavant Ecrivain n'y perdrait rien encore. S'il a été contraint de se taire devant QUELQUES CHIRURGIENS, il ne veut pas qu'on dise qu'il est le seul à qui cela soit arrivé. Il a succombé sous le plus grand nombre : seul contre tous, la partie étoit inégale ; au lieu que le Médecin des Invalides plie devant un seul Chirurgien. L'avantage est donc entièrement au sieur Astruc. La partialité, à laquelle il semble s'être voué pour toujours, ne lui a pas permis de parler autrement ; puisque dans un autre endroit, dont nous aurons occasion de rendre compte, il oppose les décisions de deux ou trois garçons Chirurgiens à toute la Faculté. Le motif qui le fait agir, n'est-il pas le même qui le fait douter, *s'il y a eu des Registres ou non des épreuves faites aux Invalides*. Est-il encore à s'instruire d'un fait si facile à constater ? Ce n'est pas qu'il ignore qu'on a tenu Registre de ces épreuves, mais c'est qu'il a fait vœu de n'affirmer que ce qu'il ne sçait pas.

Il assure à la page 179. (D) que lorsque j'étois en Pro-

(D) In principio dum in Provinciâ fuit ægotantium oculos & os accessui fumi liberè permittebat, pessimo consilio ; inde enim accidit non semel ut oculi

vince, je laissois aux Malades l'usage de la bouche & des yeux, & que j'agissois en cela par un très-mauvais conseil; en sorte qu'il arrivoit souvent que le remede caufoit aux yeux une Ophthalmie (*) considérable, & que les dents tomboient. C'est pourquoi instruit, selon le sieur Astruc, par l'experience, j'eus soin à Paris de cacher avec un mouchoir la bouche & les yeux, pour empêcher la fumée d'attaquer la cornée ou les dents, ne laissant seulement que le nez de libre, pour lui ouvrir un passage à l'aide de la respiration; mais, continuë-t-il, cette fumée piquoit avec tant d'acreté la membrane interne, que les Malades avoient de violens & fréquens éternuemens.

Le sieur Astruc n'est pas heureux dans les Mémoires qu'il reçoit. Il est de notoriété publique que la façon dont j'administrais mon remede en Province, est la même

gravi tentarentur Ophthalmiâ & dentium aliquot deciderent. Ideò experientia meliora edoctus, Lutetiâ ori, oculisque fasciam Strophiumve semper obducebat, ne fumus, Corneæ dentibus ve attactu nocere posset. Proinde una patebat fumo via ad nares in quas cum aëre inspiratione ducebatur, & quarum membranam internam quæ nervea est, tam acriter stimulabat in plerisque, ut valida & crebra sternutamenta evocaret.

(*) CE MOT vient d'ὄφθαλμος œil. Il y a deux sortes d'ophtalmies, l'une humide, & l'autre sèche. La première est celle où il y a écoulement de larmes; la seconde, où il n'en sort point. Il arrive quelquefois dans l'Ophthalmie que les deux paupieres sont tellement renversées, que l'œil demeure ouvert sans pouvoir se fermer; on l'appelle *χημωσις*; & quand les paupieres tiennent tellement ensemble, que l'œil ne peut s'ouvrir, on l'appelle *φιμωσις*, c'est à-dire, clôture de choses qui doivent être naturellement ouvertes. Ce n'est point pour étaler une vaine érudition que je fais cette Remarque; c'est pour me réhabiliter en quelque sorte par ces deux ou trois mots grecs dont je me souviens ici par hazard. A Dieu ne plaise que j'en tire vanité, mon dessein est seulement de dire au sieur Astruc qu'il ne devoit pas laisser ignorer à ses Lecteurs, de laquelle de ces deux Ophthalmies les Malades que je traitois, étoient attaqués.

* Voyez le
Certificat
du Chirurgien
d'Aix à la fin de ce
Mémoire dans lequel
on trouvera la façon
dont j'administrais mon
remède en Province.

que j'ai pratiquée à Paris : point d'ophthalmies , point de chute de dents , nul éternuement : * encore moins de fumée épaisse. Mais pour assurer que tous ces accidens existent ; les a-t'il vûs ? Non. Il les devine. Il fait plus. Il assure *par serment* sçavoir la composition de mon Remede. Cependant s'il y a quelque gloire à le découvrir, il y a encore plus de témérité à le tenter. Voyons comme il s'explique lui-même sur l'heureuse découverte qu'il en a faite.

Il avoit grand soin, dit-il, (E) de cacher la couleur, la nature & la préparation de sa Poudre, afin de donner par ce mystere plus de poids à son secret.... Cependant, continue-t-il, j'ose GARANTIR & AFFIRMER PAR SERMENT que ce n'est que du Mercure pulverisé, & mêlé avec quelque partie de soufre, afin que sous cette forme il puisse plus aisément s'exhaler en fumée.

Qui peut douter à présent de la profonde sagacité de notre Docteur ? Il badine avec les secrets les plus cachés. La divination est tellement son appanage, que ce qui est impénétrable pour d'autres, est aussi-tôt dévoilé à ses yeux. S'il étoit encore quelque incrédule, qu'il apprenne que ce n'est pas mon Remede seul dont le sieur Astruc a pénétré & saisi la composition : la fameuse BOUILLOTE du sieur Sigogne lui a-t'elle échappé ? Mais son indiscrete

(E) Pulvisculi quem adhibebat, colorem, naturam, præparationem occultabat summâ cum curâ, tanquam mysterium ut pondus & honorem adderet arcano suo..... *Ausim tamen vel jurejurando affirmare atque præstare, Mercurium tantum fuisse, qualicumque partium sulfurearum additamento, arte facillimâ in pulverem conversum ut ea forma in fumos faciliùs évolaret,* pag. 180.

curiosité fut punie, *dit-on*, en voulant braver l'Elixir. (*) Au reste, il est beau qu'un sçavant zélé pour le bien public, avide d'apprendre, interroge la Nature, même à ses dépens, qu'il la surprenne, qu'il surmonte les obstacles les plus invincibles & les plus dangereux. S'il réussit, quel avantage n'en résulte-t'il pas? S'il échouë, on lui sçait toujours gré de ce qu'il y a mis du sien.

Heureusement le sieur Astruc n'a essuyé aucune catastrophe de mon Remede; & s'il diminué aux yeux du Public le prix de la découverte, c'est par modestie qu'il dissimule une partie des soins qu'elle lui a coûtés: mais ce même Public qu'il prétend désabuser, lui sçait-il gré d'une idée vague & d'un serment frivole, puisqu'il ne fait mention d'aucune expérience. Un homme qui fait une découverte doit-il se contenter de dire seulement qu'il l'a faite? Ne doit-il pas en démontrer la réalité par des expériences réitérées? Puisque mon Adversaire possède la composition de mon Remede, que n'offre-t'il de

(*) Le sieur Astruc fut invité un jour à dîner avec le sieur Sigogne par un Confrere de la Bouillote. Le dîné fini, on pressa le sieur Sigogne de faire goûter au sieur Astruc de son Elixir; ce qu'il refusa, à cause qu'il y avoit trop peu de tems qu'on étoit sorti de table. Mais notre Curieux, avide de surprendre le secret du sieur Sigogne, insista, & lui dit: *Vous moquez-vous? l'estomac d'un Médecin doit être le Creuset où tous les remedes doivent s'éprouver.* Le sieur Sigogne ne ceda point à l'axiome, & lui représenta les accidens. On disputoit encore, quand un Domestique apporta une Theiere. Le sieur Astruc s'en saisit, remplit une tasse; le sieur Sigogne se rend avec peine à ses instances, proteste qu'il ne répond pas de l'évenement, verse de son Elixir, qui parut un nectar au sieur Astruc; mais *son Creuset* le trahit quelques heures après en assez bonne compagnie.

Cette histoire se trouve avec toutes les circonstances dans une petite brochure, où la vérité n'est point fardée, à ce qu'on dit, intitulée LE SPECTRE, premiere Apparition 1743. on y renvoie le Lecteur curieux.

prouver par quelques exemples qu'il est ou absolument pernicieux, ou tout au moins nuisible? Mais il faudroit pour cela qu'il l'eût trouvé. Envain, s'écrie-t'il: » c'est du » Mercure & un peu de souffre pulverisés; que personne » n'en doute; mon ferment, ma science, voilà mes ga- » rans » Hé bien! je veux qu'on se contente de votre ferment. J'en fais un de mon côté, & j'affirme que vous ne connoissez pas, & que vous ne connoîtrez jamais la composition de mon Remede: lequel de nous-deux doit être crû, ou de moi qui suis le seul & véritable possesseur, & qui en sçais conséquemment le fond & l'accessoire; ou de vous qui prétendez qu'il n'y entre que du Mercure & un peu de souffre, ce que je vous nie formellement. Vous ne doutez point encore que je ne fasse entrer (F) dans la préparation de la Raifine ou de la Gomme, pour corriger l'odeur peu agréable du Mercure; & vous vous étonnez seulement que personne de ceux qui étoient présents, ne se soit apperçû de cette odeur; mais que je fasse ce mélange, ou non, c'est de quoi vous ne vous embarrassez gueres. En parlant ainsi, pensez-vous que vous êtes parjure? tantôt c'est du Mercure & un peu de souffre; & comme vous craignez avec raison qu'on ne s'en tienne pas tout-à-fait à votre décision, vous employez alors la Religion du ferment; l'un n'est pas plus sûr que l'autre, mais qu'importe. Vous ne comptez pas faire de dupes: tantôt c'est un mélange de Raifine, de Gomme: Que sçais-je? Enfin accordez-vous, ne dites

(F) Non dubito quin cum Mercuriali præparato qualecunque adhibere visum sit, odoramentum quoddam ex Resinis vel Gummatibus addiderit in suffimen, quò ingrator præparati mercurialis nidor emendaretur; *Miror tantum quòd odor ille ad ASTANTIUM nemine perceptus fuerit*, sed parum refert an hæc addita fuerint, nec ne. Pag. 180.

pas blanc & noir tout à la fois. Vous vous étonnez encore de ce que personne n'a senti cette odeur de Gomme & de Raifine. La raison en est simple, c'est qu'il n'y en a point. Je m'étonne à mon tour que *le Garçon Chirurgien* ne vous l'ait point dit ; mais par la suite vous pourrez vous instruire mieux ; cela vous fournira quelque utile Dissertation, digne d'avoir place dans une troisième édition de votre Ouvrage. Ne ferez-vous jamais plus conséquent ? Hé ! treve de sermens. On se range volontiers du côté d'un Auteur, qui, par un raisonnement juste, persuade ; mais on se révolte contre celui qui veut vous subjuguier par des paroles, qui ne sont appuyées que sur un *jurò* médical.

Que le sieur Astruc est singulier ! Lorsqu'il ne sçait plus que dire, il prend à témoin la vérité de ce dont il n'est pas témoin lui-même. Ne croiroit-on pas en lisant (G) ce qu'il écrit touchant la façon dont j'administre mon Parfum, qu'il auroit été présent à deux ou trois épreuves au moins. Il convient au même endroit (H) que j'étudie la nature & les symptômes de la maladie, le tempérament & les forces du Malade, pour fixer le nombre de minutes & de jours que je dois employer pour chacun. Il avouë donc que je ne suis pas si ignorant qu'il l'avoit dit au commencement de son Chapitre ? Car cet

(G) Nullis legibus certis illi definitum fuit suffumigationis spatium, sed pro ægrorum viribus aut tolerantia variè variavit ; raro tamen diuturnius quatuor, & raro brevius duobus minutis. Page 179. in fine.

(H) Ut diuturnitas suffitionis, sic suffitionum numerus incertus erat. Ægrotorum alios octies tantùm, alios sexies & decies sufficiebat *pro morbi virium-symptomatum ratione*. Intercalares aliquot dies ab omni remedio vacuos inter unam & alteram suffitionem interponebat plures, & pauciores *pro morbi virium, symptomatum modo*. Pag. 180.

examen nécessaire suppose un étude de la nature & de l'objet principal. Je différencie la dose, je mesure le tems, j'employe plus ou moins de jours : N'est-ce pas agir avec prudence, par réflexion, & en connoissance de cause ? N'est-ce pas posséder la qualité, la propriété, l'effet d'un Remede ? Si j'étois un ignorant, je le donnerois à tous indifféremment de la même maniere, sans distinction d'âge, de tempérament, de force & de maladie. Le sieur Astruc n'a rien épargné pour me travestir en Charlatan : que n'en restoit-il à ses premiers crayons ? Pourquoi tout à coup être si opposé à soi-même ? Qui diroit du sieur Astruc qu'il est un ignorant, & qu'il n'a jamais sçû ce que c'étoit que Médecine ; puis, qui ajouteroit aussitôt, il a pourtant fait un *Traité DE MORBIS VENEREIS*, où l'érudition est prodiguée ? Quand même ce qui est de pur ornement l'emporteroit sur le fond, on lui contesteroit à la vérité la qualité de Médecin ; mais pourroit-on lui dérober celle de bel esprit, & le dégrader des esperances presque certaines d'en obtenir le Titre solemnel ?

Passons maintenant aux Tables qu'il a faites des épreuves de mon Remede, tirées, dit-il, *avec une scrupuleuse fidélité* des Registres de Bicêtre.

PREMIERE EPREUVE.

TABLE PREMIERE.

Après un détail circonstancié à la façon de ce Docteur, où il oublie d'abord *sa scrupuleuse fidélité*, il conclut,

» 1^o. Que ces Malades étoient, comme il l'a déjà dit,
» très-légerement attaqués. (I)

On lui répond : étiez vous du nombre des Médecins qui les ont visité, pour assurer que leur maladie n'étoit que légère ? Non ; vous ne pouvez donc pas en décider.

» 2^o. De ces douze Malades, les Médecins n'en ont
» déclaré que quatre guéris ; sçavoir, le IV. VII. VIII.
» & X.

» *Cependant on ne peut gueres compter sur leur parfaite*
» *guérison, puisqu'on ne s'en est point informé après l'espace*
» *de quelques mois.* (L)

Eh ! Qui vous demande un Commentaire ? Ne doit-il pas vous suffire que des Médecins habiles, désintéressés, amis de la vérité autant que de l'utilité publique, en un mot vos Juges & les miens, les ayent déclarés entièrement guéris ? Est-ce ainsi que vous copiez les Registres *avec fidélité* ? Epargnez-vous la fatigue des raisonnemens. Quand il s'agit de douter, vous affirmez, & quand il faut affirmer, vous doutez. Qui voulez-vous surprendre par vos sophismes ?

3^o. » Il y en a eu trois qui n'ont point été guéris ;
» & C'EST ASSEZ TEMERAIREMENT QUE LES MEDECINS
» LES ONT DECLARE' ATTEINTS d'une autre maladie,

(I) 1^o. Ex illis duodecim ægotis, quorum morbi describuntur, plerosque lue venereâ levi, & ut ita dicam primi gradus affectos fuisse. Pag. 183. periclit. prima Tab. prima.

(L) 2^o. Ex illo ægotorum numero quatuor tantùm pro sanatis habitos fuisse A MEDICIS scilicet 4. 7. 8. & 10. de quorum absolutâ sanatione non potuit satis certo constare, cum nulla ea de re inquisitio iterata fuerit post inducias aliquos mensem. Ibid.

» quoiqu'auparavant ils en eussent jugé autrement. (M)

Mais qui peut vous inspirer ce ton dogmatique dont vous vous servez ? vous démentez des témoins oculaires, instruits par l'expérience, guidez par des lumières supérieures puisées dans la pratique ! Vous les faites malignement varier, douter, pour vous donner ensuite la liberté de prononcer ? Je laisse à la Faculté le soin de qualifier une pareille conduite.

IV. » On remarque, dites-vous, dans les trois autres maladies des indices certains d'une guérison imparfaite. (N)

Lisez donc ce que vous avez écrit vous-même au sujet des accidens qui restent après les Remèdes ordinaires, & qui cependant n'empêchent point la parfaite guérison des malades. C'est le Chapitre X. du Livre IV. page 495. Tom. I. de votre Traité. Il est intitulé : *De affectibus qui post Hydrargyrosin reliqui sunt, sed quibus Medicina reperiri potest.* Assurément vous ne pouvez le recuser, vous en êtes l'Auteur : ne croyez pas pourtant, malgré mon ignorance, que j'aie citer à d'autres vos erreurs ; car je serois forcé de convenir avec eux que vous rangez dans la classe des Symptômes légers, superficiels, faciles à détruire, ceux qui sont les plus cruels, les plus dangereux ; ceux en un mot qui ôtent tout espoir de guérison, & qui résistent à l'Art le plus

(M) Tres numerati 3. 6. & 9. quorum morbus curationem non admisit, & quos ideò alio morbi genere quàm lue venereâ laborare *satis TEMERE CREDITUM EST*, cum in principio aliter visum esset.

(N) Tres alios fuisse 1. 2. 11. in quibus certissima superfuère luis venereæ judicia, quantumvis initio leviorè, ut dictum est, morbo tentati fuissent.

opiniâtre & aux Remedes les plus violens : Je veux seulement que vous y lifiez que les Symptômes qui font restez à ces trois malades, sont au nombre de ceux qui font peu importans, & vous dites vrai. A l'égard du premier malade, *super sunt porri duo* (ce sont vos termes) les Médecins ordonnent qu'on les coupe. On obéit; ces accidens disparoissent pour toujours. *Excisi porri non repullulavére, nec ulli alii aliis locis excreverunt.* Quant au second, tous les Symptômes sont disparus; *Evanuerunt cetera symptomata.* Enfin quant au onzième, il ne lui reste qu'une exostose beaucoup moins considérable, & le malade assure ne ressentir plus de douleurs pendant la nuit. *Supereft exostosis sed minor affirmat ager dolores nocturnos evanuisse.*

Je copie exactement vos paroles : quelle conséquence croyez-vous que j'en tire, ainsi que tous ceux qui les liront ? Point d'autre, sinon que selon vous-même ces trois malades sont guéris, puisque tous les accidens, quelquefois inévitables, sont disparus. Ou croyez-en les Médecins ou rapportez-vous-en aux malades. Un d'entr'eux vous dit qu'il ne ressent plus de douleurs; argumentez-vous contre lui, & vous obstinerez-vous à lui soutenir qu'il se trompe ? Le Corollaire de votre première Table est donc faux absolument, & contraire au sens commun.

V. » Enfin deux sont morts pendant le cours du traitement, quoiqu'ils ne fussent au commencement que très-légerement malades. (O)

(O) Denique duos 5. & 12. mortem obiisse in cursu Curationis, quamquam in principio levissime agrotassent.

Que vous affirmiez légèrement ce que vous ne sçavez pas ! Il est évidemment certain que ni l'un ni l'autre ne sont morts pendant le cours du traitement. Le nommé *Monfoujon* n'est mort que quelques jours après ; & *Girardeau*, abandonné à la quatrième fumigation à cause de son état, vécut encore un mois. Ces faits sont aussi constans, que la situation pitoyable où ils étoient, lorsqu'on me força de les entreprendre, & que les Médecins m'encouragerent contre toutes sortes d'événemens. Quoi vous avez les Registres à votre disposition, & vous ne les transcrivez point ? Ou ne les tronquez pas, ou fermez-les pour jamais. En imposerez-vous toujours au public par vos récits infideles ?

Que résulte-t-il de tout ce que je viens de rapporter de la première épreuve de Bicêtre ? Le Sr Astruc lui-même ne me fait-il pas remporter la victoire par ses contradictions multipliées, par sa mauvaise foi, & par l'orgueil qu'il a, de préférer son sentiment à celui de la Faculté entière de Médecine ?

Il n'a pas été plus fidele dans l'Extrait qu'il a donné de la seconde épreuve. Il conclut, comme à son ordinaire, que les malades étoient très-légèrement attaquez, *Ægrotantes illos duodecim levi lue venerêâ, & quæ vix excederet limites primi gradûs, affectos fuisse.*

En vérité ce Docteur est inconcevable. Les Juges qu'on m'a donnez étoient tous des ignorans ; s'ils ne le sont pas, ils étoient donc gagnez : conséquence injurieuse, & qu'il est impossible d'éviter ; mes Juges sans doctrine & sans probité. Le sieur Astruc plus sage, plus

éclairé, plus véridique que toute une Faculté! Arrêtons-nous à ce qu'il dit du septième malade dans cette seconde épreuve.

» Ce malade quoique jeune & d'une constitution robuste, mourut après avoir été fumigé seize fois; il est cependant certain qu'à l'ouverture du cadavre, on reconnut qu'il étoit mort d'un abcès au poulmon, avec inflammation, & d'un sang extravasé dans le côté gauche du cervelet. JE N'IGNORE PAS QUE L'AVIS DES MÉDECINS FUT QUE LE MALADE ÉTOIT MORT D'UNE FIEVRE MALIGNE, & qu'on ne pouvoit en aucune façon attribuer cet événement à l'effet des fumigations; mais je sçais aussi que les *Chirurgiens* de l'Hôpital qui étoient présens, furent d'un autre sentiment, & A MON AVIS *ce n'étoit pas sans fondement*: car cette fièvre maligne & mortelle qui survint à l'improviste au malade fumigé seize fois, PAROÎT UN DIEU DANS UNE MACHINE POUR LE DENOUEMENT DE LA PIECE, c'est-à-dire, pour empêcher qu'on n'attribuât la mort du malade, au Remede du Fumigateur. (P)

Quel divorce avec le bon sens dans tout ce récit! La

(P) Unum qui VII. numerabatur mortem oppetiisse, licet juvenis esset, & validæ constitutionis, nec in principio graviter ægrotasset, sed qui Suffusiones sedecim toleraverat. *Constat autem ex Cadaveris sectione illum obiisse ex inflammatione & abscessu lobi dextri pulmonum, cum inflammatione & extravasatione sanguinis in latere sinistro cerebelli.* NON ME FUGIT MEDICIS VISUM FUISSE hunc ægotum febre malignâ peremptum fuisse, neque mali quidquam Suffumigiis imputandum esse: AT CERTO QUOQUE SCIO, Chirugos Ptochotrophii qui presentes aderant, aliter omnino sensisse, nec immerito MEA quidem SENTENTIA. Illa enim febris maligna & lethalis quæ ex improvîso accidit ægrotato sexies & decies suffito, videtur DEUS EX MACHINA ad expediendum nodum, hoc est ne interitus suffiti vitio verteretur Suffumigatori. *Pag. 193. Periculi 2.*

vérité n'a-t'elle rien de sacré pour vous! Vous tournez en ridicule la démonstration la plus évidente! Il est constaté par le Procès verbal que vous avez sous les yeux, que le malade est mort d'une fièvre maligne, l'ouverture du cadavre en fait foi: c'est le sentiment de tous les Médecins qui s'y trouvent présens, & vous n'y déferez pas; vous adoptez celui des CHIRURGIENS, & vous ajoutez gravement, A MON AVIS ces derniers avoient raison. Comment osez-vous dire à mon avis, puisque vous n'étiez point présent à la dissection du cadavre? Vous ne vous contentez pas d'adopter un sentiment contraire à celui de vos Confreres; vous cherchez encore à les railler, en leur disant qu'ils se sont trompez. Il est vrai que la neuve & ingénieuse comparaison d'une fièvre maligne, avec un Dieu qui descend dans une machine, est propre à faire valoir le brillant de votre esprit; mais je ne sçais trop si le Public la trouvera concluante contre vos Confreres; il sera même étonné de votre docilité à recevoir sans appel tout ce que les Chirurgiens, aujourd'hui vos fideles interprètes, & jadis vos ennemis, viennent vous débiter. Mais sur quoi appuyez-vous le sentiment dont vous êtes d'après les Chirurgiens, & quelle preuve apportez-vous de la bévûë des MÉDECINS? Est-ce sur ce que *Chirurgus primarius * abiit clandestinum insalutatis Medicis*? Le Premier Chirurgien s'en alla sans bruit & sans saluer les Médecins. Voilà une nouvelle façon de raisonner & de tirer des conséquences, qu'on ne trouve point ailleurs? N'est-ce pas une chose pitoyable, que mon Adversaire s'attache à faire un détail frivole de quelque manque de politesse, lorsqu'il s'agit de prouver sérieusement que les Médecins

* Pag. 192.
Periclit. I I.
Tabul. ultima.

sont tombez dans l'erreur ! Mais le pouvoit-il ? Puisque le Chirurgien lui-même prouve par son silence & sa retraite, qu'il n'a rien à objecter contre la décision des Députés de la Faculté, & qu'il ne fait pas la moindre protestation ; la seule voye qui lui étoit ouverte alors, s'il eût voulu contester. De quelque côté qu'on envisage ce silence, il est toujours l'aveu de la vérité, & l'effet de la surprise d'un homme trompé dans son attente : telle est l'induction naturelle que le sieur Astruc en devoit tirer ; mais pouvoit-il être juste & brillant à la fois ? Ce n'est donc qu'au défaut de toute preuve même la plus légère qu'il se sauve par l'ironie : tel est son penchant pour la satyre, qu'il ne respecte pas même ses Confreres. A l'égard de l'autre Chirurgien, il refuse de signer le Procès verbal : *Chirurgus alter relationi subscribere detrectat*. Ce refus ne prouve rien encore ; car pour peu que le sieur Astruc eût voulu se servir des lumieres de la raison, n'en auroit-il pas pénétré le motif ? Etoit-il naturel que le Garçon Chirurgien gagnant Maîtrise, signât ce Procès verbal, tandis que son Maître s'étoit retiré sans mot dire. On est étonné que le sieur Astruc, à qui rien n'échappe, n'ait pas trouvé dans cette déférence un exemple de celle qu'il devoit à la Faculté ; cependant on est persuadé que si ce Garçon eût signé ce Procès verbal, mon Adversaire lui en auroit fait un crime, & avec raison, puisque ç'eût été manquer aux égards dûs à son Maître. Le sieur Astruc mérite donc en pareil cas le reproche qu'il auroit fait lui-même à tout autre. Mais supposons ces deux Chirurgiens parfaitement d'accord entr'eux, exempts de tous préjugés & opposez réellement à la décision de la Faculté, ce qui n'est pas : leur

avis peut il l'emporter sur celui de plus de soixante Médecins assemblez, députez, présens, seuls Juges nommez d'office, & remplissant leur devoir sans partialité? Voilà pourtant les écarts que fait sans cesse le sieur Astruc, & qu'on ne pardonnera pas, je crois, à sa modestie.

Pourquoi faut-il que mon Adversaire m'arrache ces tristes vérités! Pourquoi les arrache-t'il encore à un Médecin de la Faculté de Paris dans une Thèse publique (*), où réfutant le MEA QUIDEM SENTENTIA du sieur Astruc, il lui reproche ce ton suffisant *avec lequel il raconte ce qu'il a entendu dire, tandis que la Faculté ne décide que sur ce qu'elle a vu*; Hic (Astrucius) narrat quod audivit, Facultas quod vidit. M. Dionis ajoute: *Celui-là décrit par des paroles la nouvelle Fumigation, celle-ci y applaudit par des faits. ILLE novam Fumigationem verbis elevat, hæc autem extollit.* Que répondra le sieur Astruc? Cette Thèse approuvée par la Faculté entière, soutenue publiquement en faveur de mon Remède, le fera-t-elle rentrer en lui-même? Non; il ménage un Chirurgien qu'il fera adroitement glisser sur les Bancs, SICUT DEUS EX MACHINA, pour renverser & réduire au silence toute la Faculté.

En vain M. Dionis dira-t'il que la nouvelle Fumiga-

(*) Cette Thèse dont le sujet est : *An Syphilidi conveniat Suffumigatio recens*, est du 21. Novembre 1741. & soutenue publiquement par le sieur Gevigland. M. Dionis s'exprime ainsi, en parlant du sieur Astruc, *Immerito usus est nuperus autor, MEA QUIDEM SENTENTIA; hic narrat quod audivit; Facultas quod vidit. Ille novam Fumigationem verbis elevat, hæc autem extollit. Pos. V. cette Thèse est imprimée chez Quillau.*

tion (1) a paru aux Députez de la Fuculté, *courte, utile, efficace, facile, &* que la Faculté sur leur rapport a déclaré par deux Décrets * *que la nouvelle Fumigation étoit d'un usage plus facile, plus commode & nullement dangereux.* En vain dira-t'il que d'autres ** Médecins célèbres l'ont particulièrement attesté par des Certificats: un Chirurgien député du sieur Astruc, & couvert de l'Egide Astrucienne, n'a qu'à paroître: les Décrets, les Certificats, les faits les plus authentiques seront anéantis!

* Primum die 14. Maii 1737. alterum die 23. Maii 1738. *Thef. Pos. IV.*

** De la Riviere, Renaume, Sylva, Azevedo, *Thef. Pos. IV.*

Il faut avoüer que rien n'égale la confiance de mon Adversaire: il croit entraîner ses Lecteurs *par ses sermens*, touchant la probité de ceux qui ont bien voulu se donner la peine de lui raconter tout ce qu'il a écrit; & c'est avec la même confiance qu'il s'est flatté de les persuader sur la vérité de la *quatrième épreuve* de mon Remede: malheureusement pour lui c'est où je l'attendois. L'imbécile crédulité va ouvrir les yeux; & s'il est quelqu'un qui ait donné dans l'illusion du mensonge, son erreur va bien-tôt finir.

Le sieur Astruc donne pour *quatrième épreuve* authentique & publique, un conte inventé à plaisir. Un Soldat, dit-il, ayant contracté à Marseille la Maladie Secrete, se mit AU MOIS DE FEVRIER 1737. (Q) entre les

(1) » Apud Medicos Parisienses à Facultate designatos *utilis, brevis, efficax atque facilis* haberi cœpta est *nova Suffumigatio*, eorum relationibus » auditis FACULTAS POST TRES CONVOCATIONES DUOBUS DECRETIS AFFIRMAVIT *ad Bonum publicum & veritatis honorem, UTILIOREM, COMMODIOREM, NULLOMODO PERICULOSAM, FUMIGATIONEM ESSE. Thef. Pos. IV.*

(Q) Massiliæ luem Veneream concepit mense Decembri anno 1736. inductu & persuasu commilitonum sese curandum tradidit MENSE FEBRUARIO

mains de trois Empiriques ou Charlatans, *Emiffaires de Charbonnier*, QUI N'ETOIT POINT ENCORE ARRIVÉ A PARIS: *Qui nondum Lutetiam advenerat*. Ces Charlatans, après plusieurs fumigations, déclarerent ce Soldat guéri; obligé de suivre son Régiment en Alsace, il fut contraint de monter dans les Chariots, fes forces épuisées ne pouvant lui permettre d'aller à pied; enfin à peine arrivé à Befançon, il fut conduit auffi-tôt à l'Hôpital Saint Louïs, où il mourut le 11. Mars 1738. d'une Ptyfie * caufée par l'effet du Remede de ces Charlatans. Je tiens, ajoute-t'il, cette histoire du fieur le Vacher, Premier CHIRURGIEN de l'Hôpital de Befançon, très-habile homme.

* Il faut avouer que cette Ptyfie survient ici fort à propos; & dans ce Conte l'esprit inventif de l'Auteur paroît un Dieu dans une Machine, propre à plus d'un dénouement.

C'est ici que l'imposture éclate avec la dernière évidence, & cette fable est entierement décisive pour prouver que tout ce que mon Adverfaire a avancé jusqu'ici est absolument faux. Je n'ai besoin, pour le confondre, que de présenter l'absurdité du fait qu'il raconte, & la contradiction frappante qui s'y trouve. Il avance d'abord fans aucune preuve, que ces Charlatans étoient de mes émissaires; & il ajoute QUE JE N'ETOIS POINT ENCORE ARRIVÉ A PARIS AU MOIS DE FEVRIER 1737. Il faut être bien temeraire pour assurer un pareil fait. Quoi! je n'étois point encore à Paris au mois de Février 1737, tandis que *les épreuves* ont commencé aux Invalides vers le milieu de Novembre 1736! Il est si passion-

1737. tribus Empericis seu Agyrtis qui infectos quoscumque, non rutiùs quàm commodiùs à se persanari gloriabantur, & quos constat ex Institoribus fuisse ipsius CHARBONNIER de quo supra QUI NONDUM LUTETIAM ADVENERAT. *Astruc. Periclit. IV. pag. 205.*

né , qu'il oublie lui-même qu'il intitule l'extrait qu'il donne de la premiere épreuve faite à Bicêtre : *Ut singuli egrotabant , cùm ad suffitiones selecti sunt , die 22. Martii. 1737.* Or si avant les épreuves de Bicêtre j'ai été obligé d'en faire aux Invalides , il falloit donc nécessairement que je fusse arrivé à Paris long-tems auparavant. De quel poids peut être à présent le témoignage de mon Adversaire , si le mensonge est la base de tous ses *oïi-dire* ? De quoi le sieur le Vacher s'avise-t-il de quitter le fonds de la Province , pour faire tomber le sieur Astruc dans une pareille bévûë ? Pourquoi le sieur Astruc de son côté , est-il assez imprudent pour s'en rapporter aux premiers contes qu'on lui fait ? L'envie de nuire qui le dévore , lui ôte jusqu'à la plus simple réflexion. Complice , & toujours fauteur des calomnies qu'on débite , il ne se met guères en peine de concilier la vrai-semblance avec les prétendus faits. Mais envain auroit-il voulu le faire : la passion portée à l'excès trahit toujours celui qu'elle transporte.

Il suffit au sieur Astruc qu'un simple Chirurgien de Province ou de Village (1) vienne le bercer d'une historiette romanesque , pour que son avide crédulité la range au nombre des *épreuves* publiques de mon Remede. Il décide hardiment sur une épreuve solitaire faite à Marseille , sans Témoins , & sans Juge ; c'est un Chirurgien de Besançon qui rapporte ce fait : ni lui ni le sieur Astruc n'ont été présens. Voilà néanmoins le témoignage que mon Adversaire préfere à celui de toute

(1) On ne cherche point à dégrader ici le sieur le Vacher , & l'on passe volontiers l'éloge que le sieur Astruc fait de son habileté.

la Faculté assemblée. C'est un seul homme, un CHIRURGIEN, qui doit l'emporter sur des Témoins oculaires, & qui n'ont approuvé que ce qu'ils ont vû. Comparez cette soumission aveugle de mon Adversaire au récit fabuleux du sieur le Vacher, avec son opiniâtreté à rejeter l'avis des Médecins présens à l'ouverture du Cadavre dont nous avons parlé ci-dessus. Là il combat la vérité d'un fait qui s'est passé sous les yeux de mes Juges : il n'épargne pas même les mauvaises plaisanteries pour jeter sur eux un certain ridicule. Ici il ne conteste rien : il croit tout sans examen, il donne des loüanges au Sr le Vacher ; enfin, il est si persuadé de la réalité de cette épreuve, qu'il oublie que j'étois à Paris AU MOIS DE FEVRIER 1737. Qu'on reconnoisse à ces traits la droiture des intentions du sieur Astruc : l'évidence d'une fausseté démontrée ne rejaillit-elle pas sur tant d'autres faits injurieux ? Quelle réputation seroit en sûreté si la licence de tels écrits demeueroit impunie !

Envain le sieur Astruc fera-t-il valoir son zele contre les Charlatans : je sçais que le préjugé est le tyran de l'esprit humain, & que mon Adversaire emporté par l'idée que tous les remedes qu'il ne connoît pas sont de la Charlatannerie, peut par cette raison avoir mal parlé de mon remede : envain se prévaudra-t-il de sa qualité de Médecin, pour laisser à sa plume une liberté criminelle. Que ne séparoit-il le remede de la personne : dire des injures au possesseur d'un secret, est-ce persuader au public que ce secret ne vaut rien ? Ce Médecin devoit-il ignorer que la réputation est le plus précieux de tous les biens ? Quelle idée doit-on avoir de

ma probité dans le monde, & par conséquent quel bien me reste-t-il, si les affreuses calomnies du sieur Astruc ne sont pas réprimées? Qu'il parcoure toutes les Loix, il y trouvera que quiconque reproche à autrui des faits faux, doit être puni de son mensonge; *omnis qui falsa aliis intulerit, puniatur, & pro falsitate ferat infamiam.* Capitul. Lib. 6. Cap. 277. Or quelles fables le sieur Astruc n'a-t-il pas débité sur mon compte! Que d'injures & de calomnies répanduës contre ma probité dans son ouvrage, fondées sur de misérables *ouï-dire*, & qui ne le rendent pas moins criminel, puisque les Auteurs de la calomnie, & ceux qui y ajoutent foi & les débitent, sont frappés également du même coup. *Qui famosos libellos composuerunt, publicè ediderunt, seu cantaverunt, puniendi sunt ultore gladio.* L. unic. cod. de fam. libel. Les Loix étendent même leur rigueur jusques à ceux qui ont conseillé de répandre les injures; *Non tantùm is qui maledictum aut convitium dixerit, famosus efficitur, sed & is cujus consilio factum esse patuerit.* Capitul. l. 7 cap. 278.

Les Ordonnances du Royaume ne punissent guères moins sévèrement les calomniateurs, quels qu'ils soient sans exception. *Voulons* (dit l'Ordonnance de 1561) *que tous Semeurs de Libelles diffamatoires soient punis pour la premiere fois du fouët; & pour la seconde, de la vie. . . .* *Défendons très-expressément* (dit l'Ordonnance de Moulins, art. 77.) *à tous nos Sujets d'écrire & d'exposer aucuns Libelles ou Ecrits diffamatoires & calomnieux contre l'honneur & renommée de personne sous tel prétexte que ce soit; & déclarons dès-à-présent chacun d'eux infracteur de paix, & perturbateur du repos public, & comme tel, le*

voulons être puni de peines contenues en nos Edits. . . .
Défendons à peine de punition corporelle, dit l'Edit de
1572. art. 10. tous Libelles diffamatoires, & sera procédé
extraordinairement contre ceux qui les publieront à la diffam-
mation d'autrui.

Tout milite donc contre le sieur Astruc, les Loix Canoniques, les Loix Civiles, & les Ordonnances du Royaume. Il a fait de moi le portrait le plus odieux, le plus outrageant, portrait renouvelé dans mille endroits de son Ouvrage. Tous les faits qu'il raconte sur mon compte, sont controuvez, alterés, supposés, & appuyés seulement sur ces bruits que l'envie se plaît toujours à répandre, & que la crédulité toujours injuste saisit avec avidité. Les injures qu'il me dit, sont réfléchies & méditées à loisir: elles existent dans un Ouvrage public; mon honneur, le bien general, la Justice, tout exige qu'un pareil monument soit supprimé. *Constitutionibus principalibus cavetur ea, quæ infamandi alterius causâ in monumenta publica posita sunt, tolli de medio.* L. 3. tit. 10. Cod. de injuriis & famosis libellis; tel est le sort d'un pareil Ouvrage.

A l'exposé naïf des faits, au simple détail des moyens, je n'ajouterai aucunes réflexions. L'impunité d'une diffamation, interesse trop tous ceux qui ont de l'honneur à perdre. Un Médecin accredité par une grande facilité d'écrire, célèbre par un esprit mordant, habile dans l'art de soulever les esprits; *seditio potens**, toujours armé contre ceux qui pourroient faire des découvertes utiles

* *Æneid.*
Lib. XI.

à la société, est un dangereux ennemi des Citoyens, tandis que ses Confreres sont par état, amis nés du genre humain. Signé, L. CHARBONNIERE.

LE Conseil souffigné qui a vû le Mémoire ci-dessus, ensemble le Livre du sieur Astruc, estime que la défense du sieur Charbonniere est légitime, & qu'il est bien fondé dans ses moyens.

Délibéré à Paris ce 4 Juillet 1743.

M^e. RIGOLEY DE JUVIGNY, Avocat.

CERTIFICAT de M. Joannis Professeur Royal de la Faculté de Médecine d'Aix en Provence.

JE certifie avoir visité par ordre de M. de la Tour, Intendant & Commandant dans cette Province, trois Soldats arrivés aux Cazernes de cette Ville.

Le premier, est le nommé Cabasson Soldat de Vaisseau, venu par ordre du Major pour se faire traiter, ce Soldat avoit une vieille gonorrhée, un chancre sur le gland depuis trois mois, un poulain fistulé; des pustules plates, écailleuses & jaunâtres à la tête & dans les cheveux, des douleurs aux bras & aux jambes.

Le deuxième, est le nommé Roche, Soldat de Milice. Il se présenta à moi tout courbé, ne pouvant presque marcher, se plaignant de douleurs au milieu des bras, des cuisses & des jambes, & aux jointures; le tout venu en conséquence de deux chancres contractés en Italie, auxquels survinrent deux poulains qui rentrent. J'ai observé de plus, qu'il avoit encore deux chancres, l'un enfoncé sur le gland avec des bords durs & calleux, l'autre à côté de la verge sur les tegumens partie latérale; il avoit de plus, un ulcère au gosier à côté de la luette, & une enflûre douloureuse à la tête sur le couronal.

Le troisième, est le nommé Belair, Soldat dans le Regiment d'Eu, Compagnie de Grassian. Ce dernier avoit un chancre sur la couronne du gland, lequel avoit creusé de l'épaisseur d'une ligne avec quelques callosités & duretés dans sa circonférence, & un ulcère peu considérable du côté de la luette.

J'atteste que ces trois Soldats ont été traités par M. Charboniere, qui n'a employé d'autres remèdes que des Fumigations, & que les ayant examinés attentivement, j'ai observé que tous les accidens véroliques mentionnés ci-dessus étoient entièrement dissipés, & que les Malades paroissent jouir de la santé la plus parfaite. A Aix le 24. Août 1736. Signé JOANNIS, Professeur Royal en Médecine.

C O P I E du Certificat du Sieur Marechal, Chirurgien d'Aix en Provence.

JE soussigné certifie qu'en conséquence des ordres de M. de la Tour Premier Président, Intendant & Commandant en cette Province, j'ai visité plusieurs Malades attaqués de maux Vénériens qui m'ont été adressés par M. Charboniere pour être par lui traités, étant au cas d'avoir besoin de son remède.

Comme

Comme ceux qu'il m'a présenté se sont trouvez dans la nécessité d'avoir recours au spécifique de pareils maux, le sieur Charboniere s'en est chargé pour leur procurer la guérison, ayant en son pouvoir un remede plus doux, plus facile, moins long, & moins dangereux que celui de la salivation, que les meilleurs Praticiens du Royaume ont toujours regardé avec raison comme le plus assuré moyen pour cette maladie.

Il ne s'agit point dans celui-ci des applications mercurielles, ni de remedes pris intérieurement, puisque tout consiste à des Fumigations qu'il fait recevoir pendant l'espace de 3. à 4. jusqu'à 5. minutes, qu'il répète chaque jour plus ou moins suivant le tempéramment, le degré & les symptômes véroliques; par fum que les Malades reçoivent le plus souvent habillés ou en robe de chambre, ayant attention de leur fermer la bouche avec un mouchoir plié en quatre, * & attaché derriere la tête, qu'il a soin de couvrir avec un drap, en maniere que tout ce qui exale de la poudre qu'il jette dans un réchaux de feu passe uniquement par les narines, sans que le Malade en soit incommodé en aucune façon, ni que la respiration soit gênée.

Avant de parler du succès de ce nouveau remede, il est nécessaire de rapporter l'état de ceux qui en ont eu besoin, & de voir s'ils étoient véritablement marqués au coin de la maladie, & si les symptômes qui la caractérisent étoient d'une nature à pouvoir s'y méprendre.

Le premier qui m'a été présenté est François Camoin, Imprimeur à Marseille, âgé de trente-sept ans; je le trouvai attaqué d'un gonflement considérable au prépuce qui formoit un bourlet avec inflammation, qui le menaçoit d'un paraphimosis, de plusieurs ulceres chancreux autour du gland, avec des duretez considérables, d'une fusée de glandes tuméfiées de chaque côté de l'aine, d'une douleur à la tête & dans les bras, d'une petite fièvre qui ne le quittoit point; l'assemblage de tous ces symptômes l'avoit réduit dans l'impuissance d'agir, & d'exercer sa profession. Rien ne manquoit pour établir le caractère de la maladie; il fut remis au sieur Charboniere qui lui a donné dix parfums dans l'espace de quatorze jours, après lesquels, j'ai visité ledit Camoin, qui m'a paru radicalement guéri; les accidens de V. ci-dessus énoncés ayant disparu, sans aucun vestige de dureté, les glandes dissipées, de meme que la fièvre & les douleurs, le tout sans salivation.

Le deuxième a été Jean Cabasson, Soldat de Vaisseau, venu par ordre du Major, âgé d'environ quarante-deux ans. Ce Soldat avoit une ancienne gonorrhée, un chancre sur le gland avec un phimosis, un bubon fistulé, plusieurs pustules plattes écailleuses, & jaunâtres sur le front & dans les cheveux, des douleurs aux bras & aux jambes, une couleur plombée dans son visage, qui seule annonçoit qu'il avoit une maladie considérable. En effet, il sortoit depuis peu de l'Hôpital d'Antibes où il avoit essuyé une salivation sans fruit, rien ne prouvant mieux qu'il avoit été manqué que la continuation des mêmes symptômes. En cet état, il fut remis au sieur Charboniere qui a rétabli sa santé par le moyen de neuf Fumigations. Ce malade a repris ses forces, & sa vigueur, tous les accidens de V. dissipés, il se trouve en état de retourner à Toulon pour y exercer ses fonctions militaires.

* Le sieur Astruc a-t-il bonne grace de dire après un pareil Certificat, que je laissois PESSI. MO CONSILIO l'usage de la Bouche & des Yeux quand j'étois en Province? Le voilà démenti formellement.

Le troisième, Jean Roche Soldat de Milice, il se présenta tout courbé ; ayant de la peine à se soutenir & à marcher, se plaignant de douleurs dans les bras, aux cuisses, aux jambes & aux articulations, s'en trouvant plus fatigué la nuit que le jour, le tout lui étant survenu par des chancres pris en Italie, auxquels il succéda deux bubons qui rentrent, les ulcères chancreux subsistant encore dont l'un se trouve entre le gland & le prépuce avec enfoncement, & des bords durs & calleux, & l'autre sur la partie extérieure de la verge partie moyenne ; de plus, une enflure douloureuse sur le coronal & un ulcère au gosier à côté de la luette ; une V. si bien caractérisée fut livrée pour être traitée comme les autres, neuf parfums donnés dans l'espace de quinze jours ont terminé cette maladie, & ont procuré au Malade une parfaite guérison.

Le quatrième, Gaspard Imbert dit Belair, Soldat dans le Regiment d'Eu, Compagnie de Gressian, attaqué d'un chancre très-considérable depuis deux mois sur la couronne du gland, qui avoit rongé & creusé de l'épaisseur d'environ une ligne & demi, avec des duretez & des callositez dans toute la circonférence, lequel a été suivi de plusieurs glandes gorgées à l'aîne côté gauche, de deux ulcères au gosier, un chaque côté de la luette ; j'ai eu soin de visiter quelquefois ce Malade. Après la quatrième Fumigation les ulcères du gosier se sont trouvés guéris, les glandes de l'aîne presque dans leur état naturel, & le chancre demi cicatrisé ; finalement neuf parfums ont terminé la maladie, & paroît en être radicalement délivré, tous les symptômes ayant cédé à l'action du remède.

Il est à propos de faire observer que les ulcères se cicatrisent, les glandes & autres tumeurs se dissipent, sans aucune application d'onguent ni d'emplâtres mercuriel, ni autres remèdes fondans.

Voilà en peu de mots ce que j'ai remarqué aux Malades que j'ai suivis. Le sieur Charboniere en traite actuellement plusieurs ; je ne parle pas d'un grand nombre qu'il m'a assuré avoir guéri ; je ne prétens point raisonner sur la qualité du remède, & de quelle manière il agit, mes lumières sont trop faibles ; je laisse ce soin aux Sçavans de l'Art, je me suis borné uniquement à remplir ma mission, en examinant les Malades pour sçavoir s'ils étoient dans le cas de mériter le remède, & au succès qui en devoit résulter. La simple narration que je viens d'en faire sans fard ni déguisement, prouve que ce remède n'est pas indifférent ; en foi de quoi j'ai signé le présent. A Aix, ce 22. Août 1736. Signé, MARECHAL, Maître Chirurgien.

C O P I E d'une Délibération du Bureau de l'Hôpital Général ; du Samedi 16. Mars 1737. ensuite du rapport fait par Monsieur Herault Lieutenant Général de Police, qui avoit été chargé de s'informer des effets du remede du sieur de Charboniere aux Invalides, & à M. de la Peyronnie dont il rapporte au Bureau le sentiment.

Monsieur le Lieutenant Général de Police a dit : Que le sieur Charboniere Gentilhomme Provençal, actuellement à Paris, a fait sur plusieurs Soldats de l'Hôpital Royal des Invalides attaqués de la maladie vénérienne l'épreuve d'un remede qui a réussi, & qu'il offre à l'Hôpital de l'employer pour la guérison des personnes atteintes de la même maladie.

Qu'ayant été chargé par M. le Premier Président de s'informer de l'efficacité de ce remede, il s'est transporté aux Invalides, & qu'il y a appris de M. Duchy Intendant de l'Hôtel que réellement plusieurs Soldats en ont été guéris.

Que non content de ce témoignage, sur lequel on peut néanmoins compter à cause de la probité connue du Témoin, il apporte au Bureau celui de M. de la Peyronnie Premier Chirurgien du Roy, qui l'a assuré que le remede proposé est excellent.

Que l'offre du sieur Charboniere paroît d'autant plus avantageuse que le tems du traitement, ou de l'opération, n'est que de cinq à six jours pour les uns, & de dix à douze pour les plus invétérés; que la nourriture à leur fournir est simple & ordinaire, qu'il ne demande par jour que trois potages & une cotelette, & un demi-septier de vin.

Qu'au reste, de tous ceux qu'il a traité il n'en est mort aucun entre ses mains, & que c'est là un dernier motif qui peut engager le Bureau à accepter pour les personnes gâtées de l'Hôpital l'épreuve de ce remede, en fixant le nombre des Malades dont le traitement sera confié audit sieur Charboniere, la qualité & les differens degrez de leur maladie, leur âge, leur sexe, aussi bien que la nourriture qui leur sera fournie pendant l'opération.

SURQUOI la matiere mise en délibération,

Il a été arrêté qu'il sera choisi dans la Maison de Force de Biscêtre douze hommes de differens âges attaqués de la maladie vénérienne, & en differens degrez de ladite maladie, pour en être traités par le sieur Charboniere

Que ce choix sera fait par les sieurs Médecin & Chirurgien en chef de l'Hôpital, & par le gagnant Maîtrise de ladite Maison de Biscêtre, lesquels dresseront conjointement, & signeront un Procès verbal contenant les noms desdits Malades, leur âge & la qualité de leur maladie.

Que ces Malades seront traités dans l'Infirmierie saint Roch de ladite Maison.

Que pendant le cours de l'opération, ces Malades seront visités assidûe-

44

ment par lesdits sieurs Médecin & Chirurgien en chef de l'Hôpital, & Chirurgien gagnant Maîtrise à Biscêtre, pour obvier aux accidens qui peuvent survenir; & qu'en cas qu'il fût nécessaire, à cause desdits accidens d'administrer aux Malades par lesdits sieurs Médecin & Chirurgien de l'Hôpital d'autres remèdes que ceux du sieur Charboniere, il sera par lesdits sieurs Médecin & Chirurgien de l'Hôpital dressé Procès verbal des accidens survenus, & des remèdes étrangers ordonnés & administrés.

Que quant à la quantité & à la qualité de nourriture, & autres choses nécessaires aux Malades pendant l'opération, Messieurs les Commissaires sont priés de donner leurs ordres pour qu'il y soit ponctuellement pourvû, suivant la demande dudit sieur Charboniere, &c.

Et plus bas est écrit: Délivré par moi Greffier du Bureau soussigné. Signé, RENCAN, avec paraphe.

*C O P I E du Jugement de la Faculté de Médecine de Paris,
du 14. May 1737. au sujet des douze premiers Malades
de Biscêtre confiés au Sieur de Charboniere.*

LA Faculté de Médecine, après avoir entendu lire le détail du traitement des douze Malades confiés au sieur Charboniere, auquel traitement plus de trente de ses Docteurs ont assisté; & après avoir mûrement examiné en deux Assemblées générales & consécutives, le référé des Députés par Elle nommés pour se transporter à Biscêtre à ce sujet, se croit obligée, pour l'intérêt public & pour l'honneur de la vérité, d'assurer Messieurs les Administrateurs que le remède du sieur de Charboniere, dont Elle n'a vû que de bons effets, lui paroît pouvoir être très-utile au Public, tant par rapport à la douceur avec laquelle il agit, que par rapport à moins de tems & au peu de frais qu'il exige; cependant pour donner un Jugement définitif sur un remède dont le succès interesse le Royaume, la Faculté croit avoir encore besoin de tems & de nouvelles expériences sur des sujets des differens sexes. Délibéré aux Ecoles de Médecine par la Faculté assemblée à ce sujet le 14. May 1737. Signé, BOURDELIN, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

*C O P I E de la Délibération du Bureau de l'Hôpital Général,
du Samedi 25. May 1737.*

Monsieur de la Chapelle a dit: Que la premiere épreuve du remède du sieur Charboniere ayant été faite en exécution & conformément à la Délibération du 16. Mars dernier, la Faculté de Médecine a demandé par

son avis du 14. de ce mois, qu'il en fût fait une seconde avant de donner son Jugement définitif.

Surquoi il a été arrêté :

1^o. Que pour constater l'état des hommes traités jusqu'à présent par la Fumigation, & avant de les laisser sortir de la Maison de Biscêtre la visite desdits Fumigés sera faite par Messieurs les Médecin, le Chirurgien en chef & le gagnant Maîtrise; qu'il en sera dressé Procès verbal où il sera marqué le nombre de jours pendant lesquels ils auront reçu la Fumigation, les accidens, s'il en est survenu, & leurs noms avec leurs demeures.

2^o. Qu'incessamment il sera procédé à une seconde épreuve, & qu'elle sera faite en la forme prescrite par la Délibération du 16. Mars dernier pour la premiere épreuve, en choisissant des Malades de differens degrés de maladie, des personnes de force par préférence, & des personnes libres à leur défaut, * à condition qu'elles resteront six mois, à compter du jour qu'elles auront cessé de recevoir les Fumigations dont elles seront averties avant de les comprendre dans l'état de celles sur qui la seconde épreuve sera faite.

3^o. Que la seconde épreuve sera faite sur douze personnes de chacun des deux sexes, & outre ces vingt-quatre personnes sur six femmes grosses au-dessous de six mois, & de differens degré de maladie.

4^o. Qu'au cas d'accident, & de quelques opérations à faire pour le traitement de ces Malades, onguents, emplâtres, ou quelque chose à appliquer sur leurs playes, il en sera dressé Procès verbal par M. le Médecin & le Chirurgien en chef de l'Hôpital Général, & le gagnant Maîtrise en la Maison de Biscêtre, signé d'eux, pour être fait & opéré par le Chirurgien gagnant Maîtrise, & même par le Chirurgien en chef, en présence de M. le Médecin, tout ce qui aura été jugé entre eux nécessaire & utile, & convenable au Malade; & en cas de diversité d'avis entre eux, celui de M. le Médecin sera suivi & exécuté sans aucun retard ni délai, pour que le Malade n'en souffre point, & qu'on ne puisse point imputer ni au remede de la Fumigation, ni à la négligence, les accidens qui pourroient survenir aux Malades.

5^o. Que le Chirurgien gagnant Maîtrise, si le Chirurgien en chef n'étoit pas présent, lui donnera avis de ce qui sera survenu, de ce qui aura été décidé pour le traitement du Malade, pour avoir le conseil du Chirurgien en chef, & opérer en sa présence dans le cas où l'opération pourra être différée.

6^o. Le Chirurgien gagnant Maîtrise fournira, & fera fournir de l'Apothicaire & des magasins, tout ce qui sera jugé utile & nécessaire aux Malades, en remedes, onguents, emplâtres, cataplasmes, linges, bandages, charpi, & autres choses de son Art, & il aura soin de les demander très-ponctuellement à la Sœur Supérieure, à la Sœur de l'Apothicaire, ou à d'autres Officiers & Officières chargés du soin des choses dont il aura besoin pour les Malades.

7^o. Le sieur Oeconome aura une attention particuliere sur ces Malades pour que rien ne leur manque; & s'il survenoit pour leur service quelque difficulté, il en avertira sur le champ Messieurs de la Chapelle & Remy, Commissaires nommés à l'effet de la suite des épreuves du remede du sieur Charboniere,

* Précaution prise par MM. les Administrateurs pour savoir si les Fumigations guérissent radicalement.

Ces Messieurs auront la bonté de donner les ordres nécessaires pour que les Malades ne souffrent point, & que la vérité & l'efficacité du remède puissent être connus. Ils sont priés de tenir la main avec sévérité à ce que cette seconde épreuve se passe d'une manière tranquille & paisible, & ils sont autorisés par le Bureau à ordonner tout ce qui par leur prudence sera jugé convenable, attendu l'urgence des cas qui peuvent survenir, & qui ne permettroient pas d'attendre les jours auxquels le Bureau s'assemble.

8°. Messieurs de la Faculté de Médecine seront priés de continuer de donner leur attention aux effets du remède du sieur Charboniere, & d'envoyer pour ces observations des Médecins accrédités dans le Public & connus pour expérimentés dans la guérison des Maladies Vénériennes.

9°. Messieurs les Commissaires dresseront Procès verbal, après le choix des Malades fait pour la deuxième épreuve du remède du sieur Charboniere, & ils indiqueront une heure fixe à laquelle le sieur Charboniere ou le sieur Dumas, ensemble Messieurs les Médecins & les Chirurgiens en chef & gagnant Maîtrise de l'Hôpital Général visiteront les Malades, & la visite sera faite, tant en présence qu'absence des susnommés, lorsqu'ils ne se trouveront pas à l'heure convenue par ledit Procès verbal.

Délivré par moi Greffier du Bureau soussigné. Signé, RENCAN.

*JUGEMENT définitif de la Faculté de Médecine de Paris,
du 23. May 1738.*

OUi le Rapport des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour se transporter à Biscêtre, & assister au traitement de vingt-quatre Malades des deux sexes attaqués de Maladies Vénériennes, & confiés de nouveau par ordre de Messieurs les Magistrats, & à la réquisition de ladite Faculté, au sieur Charboniere, pour leur être administrées par lui ses Fumigations mercurielles, lesquels Malades ont été visités exactement par les Doyen & Docteurs Commissaires à ce nommés par la Faculté de Médecine pendant l'espace de plus de sept mois consécutifs, ainsi qu'il est prouvé par les Procès verbaux dressés à la fin de chaque visite, pour constater jour par jour les effets gradués du remède, & l'état actuel de chacun desdits Malades, lesquels Procès verbaux ont été chaque jour signés, tant par Messieurs les Commissaires de la Maison de Biscêtre, que par les Doyen & Docteurs de la Faculté, présens le sieur Charboniere, & les Chirurgiens Major & gagnant Maîtrise dudit Hôpital; & ayant égard au bon succès qu'ont eu lesdites Fumigations sur la plus grande partie des douze premiers Malades accordés ci-devant aussi par ordre de Messieurs les Magistrats & Administrateurs de l'Hôpital de Biscêtre au sieur Charboniere pour être par lui traités & fumigés en présence des Doyen & Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris, » desquels Malades quelques-uns étoient dans une langueur & un déperissement qui n'auroient pas permis de les exposer à l'action des frictions mercurielles usitées pour le traitement des Maladies Vénériennes.

Tout ce que dessus mis en Délibération, & mûrement examiné dans quatre Assemblées générales convoquées à ce sujet.

La Faculté de Médecine de Paris juge que les Fumigations par lesquelles le sieur Charboniere traite les Maladies Vénériennes, sont un bon remede, utile au Public par son efficacité, commode pour les Malades par sa compatibilité avec l'administration de leurs affaires domestiques auxquelles il ne les empêche point ordinairement de vaquer; que de plus, sans compter le peu de dépense qu'exigent lesdites Fumigations, elles sont préférables aux frictions mercurielles en certains cas, par leur douceur & la facilité qu'il y a d'en continuer l'usage, ou de le réiterer sans risque; mais que dans d'autres cas, ce remede à cela de commun avec les frictions mercurielles, qu'il peut & doit être allié à d'autres remedes, aidé même par leur concours, & qu'en général les Fumigations du sieur Charboniere demandent à être administrées avec plus de méthode qu'elles ne l'ont été, soit par rapport à la préparation des Malades, soit par rapport aux différentes indications qui peuvent se présenter à remplir dans le traitement des Maladies Vénériennes.

Fait aux Ecoles de Médecine ce Vendredy 23. May 1738. Signé, BOURDELIN, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

C O P I E de Certificat de M. le Comte d'Erlach.

JE soussigné Brigadier des Armées du Roy, Capitaine des Grenadiers au Regiment des Gardes Suisses, certifie à tous à qui il appartiendra que M. Charboniere a guéri plusieurs Soldats de ma Compagnie, & de celle de la Colonelle, lesquels avoient été traités & manqués plusieurs fois, & qui sont actuellement guéris radicalement, & entr'autres un que j'avois fait examiner par plusieurs Chirurgiens qui le jugerent dans un état hors d'espoir de guérison. Ce même Soldat est guéri; je me suis fait un devoir de suivre exactement les effets de ce remede, & de me faire rendre compte du progrès qu'il faisoit sur les Soldats que je lui avois confié, je les ai tous vûs guéris, & je ne puis refuser ce témoignage à la vérité, croyant ce remede très-utile pour les troupes; puisque ces mêmes Soldats qu'il avoit entrepris n'interrompent point leur Service, & le remede ne les assujettit qu'à une conduite un peu plus réguliere.

J'ai encore plusieurs Soldats dans ma Compagnie qui ont été guéris par lui. En foi de quoi j'ai signé ce présent Certificat. Fait à Versailles le 21. Février 1741. Signé, LE COMTE D'ERLACH.

C O P I E d'une Consultation de M. Silva, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine, au sujet d'un Malade à qui on avoit fait boire vingt-six pintes de décoction de Ver-de-gris pour lui guérir la Maladie Vénérienne, & qui étant à l'extrémité envoya prier le sieur Charboniere de lui donner ses secours; ce qu'il fit malgré son triste état.

IL me paroît que l'effet des Fumigations a été très-doux, & a emporté une grande partie des accidens; ce qui est d'autant plus satisfaisant que la maladie étoit ancienne, & que le Malade avoit pris beaucoup de remèdes inutiles ou dangereux; j'estime néanmoins qu'il convient de donner encore quelques Fumigations, après quoi on passera au lait dont il faut continuer l'usage pendant long-tems. Les corrosifs que le Malade a pris avant que d'user des Fumigations exigent qu'on glisse dans ses veines un suc doux & onctueux, tel que le lait. Signé, SILVA.